

André Martigne

Récit de la journée du 21 juin 1944.

Le 21 juin 1944, à la suite des attaques de l'armée allemande contre la résistance à Mouleydier nous étions tous inquiets pour les suites qui pourraient en résulter.

Ce matin-là, je devais prendre mon service à l'usine électrique à Tuilières à 6 heures. Je me levai vers 5 heures et après avoir fait mes préparatifs, j'étais devant ma maison vers 5 heures 30. A ce moment, tout était calme, mais j'entendis un bruit lointain de moteurs, assez imprécis. J'en conclus que c'était une puissante escadre aérienne qui s'en allait bombarder le littoral. Je rentrai à l'usine où la relève se fit sans aucune remarque. Jusqu'à 7h 30, tout fut calme mais à ce moment-là, nous entendîmes de fortes explosions et une fusillade nourrie provenant de Mouleydier. Tout de suite après, rentrèrent les ouvriers provenant des côtés opposés à Mouleydier et même quelques uns venant de Mouleydier qui étaient partis avant l'attaque. Mais tout le monde ignorait ce qui se passait là-bas. Plusieurs montèrent sur les ouvrages élevés de l'usine pour tâcher de se rendre compte mais les rivages touffus de la rivière nous cachaient complètement l'action qui se déroulait à Mouleydier. Nous continuâmes à entendre des explosions et la fusillade jusqu'à 9 heures puis tout se tut. Nous pensions que peut-être l'attaque avait été repoussée. A ce moment, je rentrais en communication téléphonique avec un agent de Duras qui me dit que la veille dans l'après-midi, il était passé là-bas une colonne allemande d'une soixantaine de voitures blindées se dirigeant vers Eymet. A ce moment, je n'eus plus de doutes sur le sort qui attendait Mouleydier et ses malheureux défenseurs.

Vers 10 heures, on vint me dire à l'usine que ma femme, ma fille et mon fils avaient fui notre maison au moment de l'attaque et s'étaient réfugiés en longeant la voie de chemin de fer chez notre beau-frère à Tuilières. Vers 11 heures 30, on vint à nouveau me dire que les Allemands étaient chez nous, à Saint-Cybard, et qu'ils allaient incendier toutes les maisons fermées. C'était le cas chez moi puisque ma femme en partant avait fermé toutes les portes et emporté les clefs. Je réfléchis un instant et pensai que peut-être ma présence pourrait sauver ma maison. Je quittai l'usine et passai voir ma femme qui ne voulait pas me laisser partir, mais étant bien en règle au point de vue papiers, je partis vers Mouleydier. D'autres ouvriers firent de même, Petit, Leyx et Angle qui eux aussi étaient très inquiets au sujet de leur famille. Sur la route, nous trouvâmes Rebeyrol et mon beau-frère Chort qui essaya de nous décourager de partir. Nous partîmes quand même. A moitié chemin de Saint-Cybard par prudence, étant le premier à bicyclette et en file indienne, je mis mon mouchoir à bout de bras. En arrivant devant l'immeuble Borderie, une chenillette montée par quatre soldats allemands avec une mitrailleuse nous stoppa à dix mètres et intima l'ordre d'approcher. Un gradé nous demanda d'où nous venions et exigea nos papiers. Après examen, il me demanda où j'habitais, je répondis en montrant ma maison que je venais pour l'ouvrir et savoir où était ma famille. Il me répondit que la population était en sûreté et qu'il fallait aller voir le commandant. Il ordonna à un motocycliste de nous accompagner et nous repartîmes vers Mouleydier. Je remarquai une autre chenillette en position dans le champ de blé et je passai devant ma maison que je ne devais plus revoir intacte. Devant toutes les maisons, les postes de radio étaient alignés mais pourtant on avait l'impression que les habitants étaient encore là car toutes les maisons étaient grandes ouvertes. Nous rentrâmes dans Mouleydier, sans voir un civil, toujours des soldats, où

l'animation la plus grande était surtout dans le magasin Lachaize et dans l'hôtel Labatut. Nous traversâmes le pont et vîmes l'incendie ravager déjà les maisons du maire et de Dupont.

Au bout du pont, un groupe de soldats nous arrêta de nouveau et au milieu d'eux un jeune homme, habillé d'un drap gros bleu et parlant le français avec l'accent bordelais, nous fit un petit discours en nous disant où cela nous avait conduit de soutenir le maquis et que nous allions durement en payer les conséquences. Je compris à ce moment que le sort de Mouleydier était réglé car les paroles de ce milicien ne laissaient aucun doute. Nous fûmes invités à poursuivre la route pour rejoindre la population à Saint-Germain, en traversant la plaine. Les blindés qui avaient bombardé Mouleydier manoeuvraient pour reprendre la route qui devait les conduire par la suite à Pressignac.

En arrivant à Saint-Germain, nous pûmes constater que le pillage de Mouleydier avait commencé, à en juger par un volumineux tas de linge entreposé près de l'église. Quelques minutes après, nous retrouvâmes toute la population féminine et masculine de Mouleydier, assise dans un fossé, adossée à un mur. Nous passâmes un triste après-midi et je pus voir que le pillage continuait. Vers 4 heures, on nous donna du pain et on autorisa quelques enfants à aller chercher des seaux d'eau. Plus tard, on nous distribua encore du pain et vers 20 heures, je pus voir que le pâté de maisons dont faisait partie la mienne commençait à brûler. Puis ordre fut donné aux hommes de se mettre par quatre. Je me trouvais en tête avec ma bicyclette que j'abandonnai un peu plus loin comme le fit Leyx dans la cour de M. Sicard. Je devais la retrouver plus tard. Nous stationnâmes un moment devant la salle des fêtes de Saint-Germain, où les Allemands étaient en train de poursuivre des vaches pour les emmener, puis nous reprîmes la route de Cours-de-Pile jusqu'à La Rège où nous fûmes stoppés de nouveau. C'est de là que nous entendîmes une fusillade assez vive. Il faisait presque nuit. Nous nous demandâmes avec angoisse ce qui allait arriver. J'eus l'impression que c'était le maquis qui attaquait la colonne. Hélas, c'était les malheureux prisonniers qui payaient de leur vie.

Nous fûmes embarqués sur des camions et conduits à Bergerac à la caserne où nous arrivâmes vers une heure. Dans l'obscurité, on nous parqua dans une grande pièce où, à tâtons, je reconnus une salle de classe. Ceux qui purent s'assirent sur les bancs. Les autres s'étendirent par terre à même le ciment.